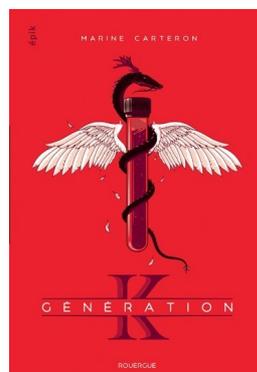
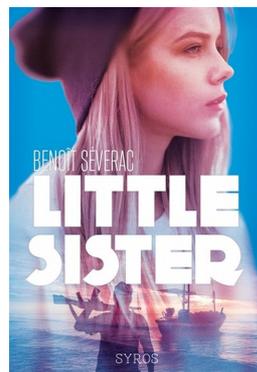
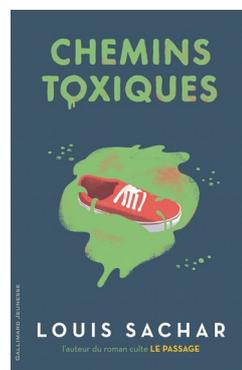
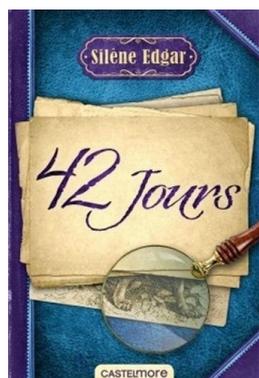
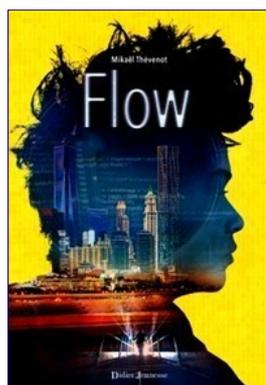
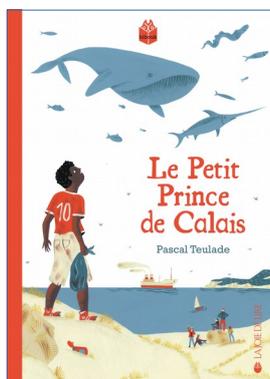
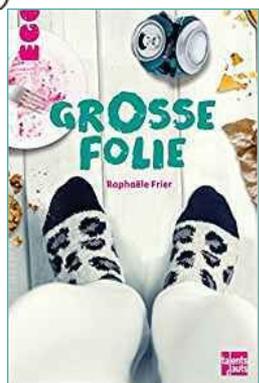
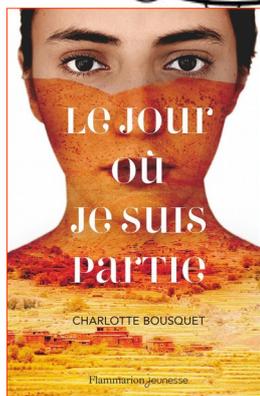


LE PRIX DE LA PAGE 36

**11 romans de littérature jeunesse
parus en 2016 ou 2017
11 pages 36 à partager !**



Votez pour votre page 36 préférée :
celle qui vous évoque le plus de choses,
celle qui vous donne le plus envie de lire le livre...

Mais pourquoi des pages 36 ?

- Parce que 36, dans « 36 chandelles » ou « le 36 du mois », c'est symbolique : c'est beaucoup !
- Parce que l'adresse du collège, c'est 36 rue du 11 novembre...
- Parce que la page 111, c'était déjà pris : c'est du « Prix de la page 111 » que vient l'idée...
- Parce que c'est au début du récit, mais pas trop non plus...

de sanglots. Sa terreur. L'incapacité à s'enfuir, comme si un *jnoun* lui avait jeté un sort et l'avait paralysée. Le sentiment d'être coupée d'elle-même.

Plus tard, la honte, le doute ont envahi son esprit.

N'avait-elle pas, par son attitude, par un sourire un peu trop lascif, provoqué l'incident ? C'était faux, bien sûr. Mais le caïd, les gens du souk, son agresseur, ont insinué tout cela. Pourtant, Illi était sérieuse, respectueuse des coutumes. Jamais, par exemple, elle n'aurait osé fuguer et partir sur les routes, en jeans et baskets... Si j'ai des ennuis, on me reprochera mon vagabondage et ma tenue, on m'assènera que c'est ce qui arrive aux filles comme moi, que je l'ai bien cherché.

Nos confidences me manquent.

Nos fous rires me manquent.

Nos rêves partagés, notre complicité, même nos disputes me manquent.

Illi a laissé un vide en moi. Elle était ma meilleure amie, ma sœur de cœur. Ce voyage me permettra-t-il d'apaiser la douleur de son absence, de trouver le moyen de guérir de cette blessure ? Je l'espère. Je l'ignore.

*

la chose est plus facile à dire qu'à faire... En dix-huit mois, si je l'ai souvent vu nettoyer sa matraque sur les maxillaires des prisonniers, il n'a jamais donné le coup d'envoi du match.

Dans la catégorie « ordure », ce type est un champion, mais cette fois-ci il a mal choisi son adversaire. Pour ce qui est des trucs dégueulasses je suis hors concours. Moi j'ai une botte secrète, une malédiction bien pratique mais qui m'a valu tellement d'ennuis que je m'étais juré en arrivant ici de ne plus l'utiliser. Mais est-ce que j'ai le choix ?

Évidemment, « Georges d'Épailly » pourrait s'écraser. Georges, oui... mais pas Georg.

Dans quinze jours, je sors et j'ai bien l'intention de trouver une meilleure place dans l'organisation. Fini les cambriolages minables, les casses à deux balles et les deals de seconde zone.

J'ai fait mes preuves : une cavale avec un coffre rempli de dope depuis l'Espagne, une arrestation si musclée que les trois flics que j'ai envoyés au tapis s'en souviennent certainement et dix-huit mois de cabane sans balancer un seul nom ! Dehors, Georg s'est fait un nom, alors il est hors de question que « Georges d'Épailly » vienne tout gâcher.

J'ai payé pour cette réputation, mais si je m'écrase devant ce minus elle va en prendre un sacré coup.

Putain de merde !

Pendant quelques secondes je me demande si ça en vaut vraiment la peine et pèse le pour et le contre :

Soit je laisse courir et je me fais appeler « Georges » par tous les losers de la prison.

et tirent des coups de feu. Je ne comprends rien à ce qui se passe mais ça n'a aucune importance. Je ne regarde pas le film en réalité, j'écoute les commentaires de mon frère et je le sens tressauter sur le canapé quand le policier se retrouve face à son ancien partenaire qu'il croyait mort.

Le téléphone sonne. Je mens à ma mère sans aucun problème parce que c'est ce que DJ m'a demandé.

Le film se termine. Un deuxième commence aussitôt. La suite. Mon frère s'est endormi. Je pose une couverture sur lui et écarte les cheveux de son visage.

Je le contemple un long moment. Quand il semble sur le point de se réveiller, je me lève et monte dans ma chambre. Je ne veux pas le mettre mal à l'aise.

Je fouille parmi les papiers empilés sur mon bureau en essayant de ne pas regarder celui qui est tout au-dessus. Je sais que je devrais le jeter. Il ne fait que me rappeler combien les gens peuvent être cruels. Et je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle, parce que je ne l'oublie jamais. J'attrape une liste de personnes susceptibles de savoir où est mon père. Une quinzaine de noms sont déjà barrés et c'est démoralisant. La plupart étaient mes meilleures chances. Jusqu'à présent, seul M. Bryski a reconnu avoir eu de ses nouvelles depuis son départ pour un prétendu week-end de pêche au printemps dernier.

Très vite, à l'annonce de la maladie de DJ, les médecins nous ont prévenus que notre plus grand espoir était un membre de la famille proche. En ce qui me concerne, qu'il le veuille ou non, mon père doit prendre ses responsabilités et donner un de ses fichus reins à son fils.

Je me connecte au compte que j'ai créé exprès pour gérer mes prises de contact. M. Bryski a promis de me tenir au

Sur le point d'ajouter quelque chose, maman retient ses mots et me sourit.

Je demande :

- Elle est dangereuse ?

- Dangereuse ?

- Oui...

- Tu crois vraiment qu'une dame de son âge peut être dangereuse, Louise ? Tu ne prends quand même pas au sérieux ceux qui disent que c'est une sorcière ?

- Tu lui as déjà parlé ?

Elle me regarde très sérieusement quelques secondes avant de répondre :

- Oui.

- Quand ?

- Il y a très très longtemps.

- Et qu'est-ce...

- Ce n'est pas une sorcière. C'est une dame... seule.

Et triste.

- Mais...

- Louise, me coupe sèchement maman, il n'y a rien à dire de plus. Cette dame n'est pas méchante, elle veut qu'on la laisse tranquille, c'est tout. Elle n'a qu'un ami, à ma connaissance, son jardin. Point final.

- Mais pourquoi elle vit seule ?

Maman rougit carrément. J'ai posé la bonne question. Elle reste silencieuse. Je n'insiste pas.

Le voyage semble durer une éternité malgré les efforts de l'oncle Jean. Il a prévu des cartes et leur fait des tours de magie, avant même qu'ils aient atteint les premiers champs à l'extérieur de la capitale. Jacob renifle encore un peu et Sacha tient son rôle de grand frère en applaudissant à tout rompre pour aider leur oncle à leur changer les idées. Après les cartes, ce dernier extrait de ses poches des crayons et du papier et leur dessine des escargots, des châteaux et des princesses pendant que le paysage défile, les grandes plaines de la Beauce, les vallées de la Maine. Sacha l'observe à la dérobée. Il ressemble beaucoup à maman, avec ses yeux brillants et malicieux. Il a les tempes qui grisonnent et, quoique mince, son corps musclé laisse deviner quelqu'un d'assez sportif. Tant mieux ! Sacha espère qu'ils ne vont pas passer leur temps à faire des activités manuelles ennuyeuses, il y aura sûrement des grands jeux et de l'activité physique au programme.

À Nantes, ils changent de train, déplaçant leur grosse valise au pas de course pour ne pas rater la correspondance. Sacha a eu très peur parce que Jacob lui a lâché la main un instant et des voyageurs pressés les ont éloignés les uns

pour faire ses études, chaque fois que mon frère débarque, la vie de mes parents prend des airs de fête et tout doit tourner autour de lui jusqu'à ce qu'il s'en aille. J'accepte volontiers ce manège habituellement, mais cette fois, je ressens comme un malaise. Je crois que je n'ai pas besoin de lui pour terminer ce séjour. Il va tout compliquer et peut-être tout foutre en l'air. Je n'ai pas encore pu filer un rencard à Chloé, mais je suis sûr que je peux la convaincre de me rencontrer. Sauf si mon frère fout sa merde. Et il le fera, c'est évident.

Parce que Chloé a un défaut, elle est grosse. Et ça, c'est un truc qui ne passe pas chez les Bertin. Y a pas de gros chez les Bertin. Y a des grands, des minces et des maigres, des musclés ou refaits, des bouffeurs de pilules elles-mêmes bouffeuses de graisse, mais y a pas de gros, SURTOUT PAS DE GROS!

Le problème, c'est que je me verrais bien avec Chloé. Ça va pas leur plaire, aux Bertin, mais elle me fait vraiment quelque chose cette fille. D'habitude, je flippe, je me fous dans tous mes états et je perds mes moyens quand il s'agit d'aborder une nana. Au final, je me dis que je n'arriverai jamais à m'abandonner dans ses bras. Alors que Chloé, au contraire, je rêve qu'elle

dois tout le temps m'arrêter en attendant que tu te traînes derrière moi ?

– Je ne traîne pas, protesta Tamaya.

– Alors, dépêche-toi, répliqua Marshall.

Il tourna les talons et repartit.

Elle le suivit de près, le long d'un chemin qui zigzagait entre les arbres. Il avait plu la nuit précédente et des feuilles humides collaient aux baskets de Tamaya. D'autres feuilles continuaient de tomber des arbres autour d'eux, une ici, une là, voletant doucement jusqu'au sol.

Ils avaient sûrement raté un zig ou un zag quelque part car, au bout d'un moment, il devint évident pour Tamaya qu'ils ne suivaient plus aucun chemin, d'aucune sorte. Elle dut se battre contre des enchevêtrements de branches, puis enjamber un épais fourré de ronces.

– Tu ne crois pas qu'il faudrait revenir en arrière ? suggéra-t-elle.

La réponse de Marshall fut brève et brutale :

– Non.

Tamaya fit semblant d'être brave. Le moindre petit bruit lui donnait un coup au cœur. Elle se mit à quatre pattes et rampa sous une branche très basse.

– C'est ça, le raccourci ? demanda-t-elle en se relevant.

Mon frère et moi nous étions fabriqué une sorte de hutte dans une des nombreuses criques plus facilement accessibles par la mer que par la terre. Nous n'avions pas de bateau, alors mon frère y allait à la nage tout en poussant le matelas gonflable sur lequel je m'installais. Nous la retrouvions année après année. C'était notre île, notre havre, notre cabane.

– J'aimerais bien revoir Tata et Tonton.

Je lance ça à la fin du repas. Au cours de la journée, j'ai joué la jeune fille modèle. J'ai fait mes devoirs tout l'après-midi, puis, le soir venu, j'ai aidé ma mère à éplucher les légumes pour la soupe, j'ai un peu regardé la télé avec mon père ; enfin j'ai mis le couvert, j'ai raconté ma journée comme je sais que ma mère aime que je le fasse – mon père s'en fout de mes journées, comme des siennes et de celles du reste de la planète –, j'ai été aimable mais pas trop non plus pour ne pas éveiller les soupçons, et puis j'ai pris mon élan et j'ai lâché ma mini-bombe :

– Ça fait longtemps que je ne les ai pas vus.

Ça fait très exactement quatre ans, depuis *l'affaire*. Non pas que nous soyons fâchés ou qu'ils nous aient blacklistés, mais mes parents ont trop honte pour faire face au regard de la famille. Pourtant, tonton Enrique et tata Alma seraient mal placés pour leur donner des

preuve d'une maturité incroyable. Au collège, il est vrai, on est plus mûrs. En bas, les élèves s'amas-saient devant les grilles. On s'est levées, on a fait glisser les emballages de carton dans la poubelle et on a dévalé l'escalier. Direction la sortie.

– Et Nandag... Du nouveau? a demandé Mimi en se retournant vers moi.

– Je ne crois pas, ai-je dit en baissant la tête d'un air coupable.

Mon histoire avec Louis m'avait occupée entièrement, la pauvre Nandag était passée à la trappe. J'avais promis de l'aider et je n'avais rien fait. On a couru jusqu'à la grille du collège, en fouillant nos sacs à la recherche de nos carnets. En matière de sac, au collège, le best? Un sac shopping en tissu ou un sac en cuir de daronne. On a embarqué dans le paquebot aux couleurs bleu, blanc, rouge. J'ai mis mes affaires dans mon casier. Trop contente. Il m'a fallu une seconde pour me souvenir pourquoi. Ah, si! J'avais deux meilleurs amis, à présent.

Jonas essaya un dernier argument. Il marmonna :
— À la fin du mois, c'est Noël... On ne sera pas ensemble... Et si je partais après Noël ?

Son père ne prit pas la peine de répondre :

— Jonas, tu nous téléphoneras de France ou d'Angleterre pour nous dire que tu es arrivé.

— Ce sera notre bonne nouvelle, ajouta la mère.

Jonas se rendit une dernière fois à la plage. La barque était remontée, couchée sur le flanc. Il s'assit dedans, sur le petit banc, et regarda le soleil se mélanger à la mer. Seul face à l'horizon infini, il pleura. Beaucoup et bruyamment. À quinze ans, on ne pleure pas devant les autres. Mais seul, on a le droit. Comme un enfant. Il pleura comme s'il devait se débarrasser de toutes ses larmes d'enfant et les laisser sur sa plage d'Érythrée. Puis il rentra chez lui.

Le père lança :

— Allez, il faut y aller !

« Putaaaaaiiin !!!! jura-t-il en s'enfouissant la tête entre les mains.

– Je vous demande pardon ?

– Excusez-moi ! Je crois que j'ai un début de migraine. Mais ça va aller, ça va aller.

– Qu'est-ce que vous avez à vous agiter dans tous les sens ? On dirait que... »

Le surveillant ne savait plus s'il devait réprimander Josh ou bien prendre son histoire de migraine au sérieux. Il n'avait pas l'air de jouer la comédie. Ou alors il était extrêmement doué.

« Bon, voici ce qu'on va faire. Vous essayez de continuer à travailler, en gardant les yeux sur votre feuille cette fois-ci, et si ça ne va pas, vous venez nous voir. L'infirmerie est fermée mais on peut appeler vos parents et s'ils le peuvent, ils viendront vous chercher.

– D'accord. »

Le surveillant fit demi-tour et regagna sa place pendant que Josh essayait de se concentrer sur le sujet d'examen qu'il avait devant lui. Son mal de tête ne semblait toutefois pas vouloir se calmer et après quelques minutes seulement, les voix qu'il avait entendues reprirent de plus belle.

« ... **la courbe devrait atteindre...** il est trop en panique, lui... qu'est-ce qui lui arrive à celui-là... ... si $x=2y$ alors... ... **elle est vraiment mignonne, cette fille...** ouais mais alors y n'est plus égal à... ... il hallucine complet... »

Josh se retourna et croisa le regard de l'élève assis derrière lui sur la gauche. Il était sûr qu'il venait juste de parler de lui. Il n'en pouvait plus. Il avait l'impression que sa tête était en ébullition et qu'elle allait exploser. Il se décida à se lever, mais apparemment ses jambes n'avaient pas très bien compris son intention. Il refit un essai et, malgré le manque de soutien de ses membres inférieurs, se dirigea tant bien que mal vers le bureau central où se trouvaient deux professeurs.